

NOS TROIS BUTS¹

Tous les exploits du cœur humain qui nous inspirent louange ou étonnement sont autant d'exemples illustrant la force irrésistible de la PERSÉVÉRANCE. C'est par elle que la pyramide sort de la carrière et que des pays éloignés sont réunis par des canaux. Des opérations poursuivies sans relâche finissent, à terme, par surmonter les plus grandes difficultés, les montagnes sont nivelées et les océans ceinturés de digues, par la force tenue des êtres humains.

JOHNSON

Il en est ainsi, et il en sera toujours ainsi, mes chers enfants. Si l'Ange Gabriel devait descendre du Ciel pour mener un assaut victorieux contre les privilèges les plus abominables et les plus illégitimes qui aient jamais fait gémir de douleur le pauvre vieux monde, il perdrait sans aucun doute son prestige, pour des années — et probablement des siècles — non seulement aux yeux des privilégiés mais aussi de la foule respectable des gens qu'il aurait délivrés.

HUGHES

Post nubila Phœbus — après les nuages, le soleil. Avec ce dicton, la revue *Lucifer* entame son cinquième volume ; et, pour avoir eu sa part dans la bataille de personnalités qui a fait rage tout au long du précédent volume, la rédactrice en chef a le sentiment d'avoir mérité le droit à une période de paix. En se décidant à en jouir à tout prix désormais, elle est mue autant par

¹ [Traduction de l'article « Our Three abjects », publié sous la signature de Mme Blavatsky dans la revue *Lucifer*, vol. V n°25, septembre 1889, pp.1-7.].

le mépris qu'elle ressent pour l'étroitesse d'esprit, l'ignorance et la bigoterie de ses adversaires, que par la fatigue éprouvée en raison de ces assommantes inanités. Ainsi, dans la mesure de sa capacité à maîtriser son indignation et son tempérament, qui n'est pas des plus placides, elle traitera dorénavant avec dédain les inventions calomnieuses répandues à son sujet, dont elle semble devoir être la victime chronique.

Le début d'un volume est la meilleure occasion pour jeter un coup d'œil sur le passé — ce sur quoi nous attirons ici l'attention du lecteur.

Si le public extérieur n'a qu'une connaissance vague de la Théosophie, comme un observateur n'apercevant qu'à moitié une forme indistincte à travers la poussière de la bataille, les membres de notre Société devraient au moins garder en pensée ce qu'elle accomplit selon les lignes de ses buts déclarés., Il est à craindre qu'il perde cela de vue dans tout le tapage impressionnant qui est fait autour de la discussion de ses principes et les calomnies lancées contre ses responsables. Cependant, tandis que les gens bornés dans les rangs des matérialistes, des chrétiens et des spirites, rivalisent entre eux pour tenter de jeter l'opprobre sur l'un des leaders de la Théosophie et de rabaisser ses droits à l'estime publique, la Société Théosophique poursuit dans la dignité vers l'objectif qu'elle s'est assigné dès le début.

Silencieusement, mais irrésistiblement, elle élargit sa sphère d'efficacité et attire sur son nom la sympathie de diverses nations. Tandis que ses détracteurs s'activent à leur ignoble tâche, elle crée les faits qui retiendront l'attention de son futur historiographe. Ce ne sont pas des pamphlets polémiques ou des articles de journaux à sensation qui constitueront les archives permanentes de son histoire mais les façons dont elle aura mené

à bien, de manière manifeste, son projet original : former un noyau de fraternité universelle, redonner vie à la littérature et aux philosophies orientales et contribuer à l'étude des problèmes occultes dans les sciences physiques et psychologiques. La Société n'a guère que quatorze années d'existence et pourtant combien n'a-t-elle pas accompli déjà ! Et combien de réalisations impliquant un travail de la plus haute qualité ! Nos adversaires ne sont peut-être pas tentés de nous rendre justice mais la reconnaissance de notre œuvre viendra sûrement dans l'avenir. En attendant, consignons les faits tels qu'ils sont, sans vernis ni exagération. Ces faits sont les suivants, classés selon les rubriques appropriées.

1 – FRATERNITÉ

À notre arrivée en Inde, en février 1879, il n'y avait entre les races et sectes de la péninsule aucune unité, aucun sens d'intérêt public commun, aucune disposition à découvrir le rapport mutuel entre les diverses sectes de l'hindouisme originel, ou entre celles-ci et les croyances de l'islâm, du jaïnisme, du bouddhisme et du zoroastrisme. Entre les hindous brahmaniques de l'Inde et leurs frères de race, les bouddhistes cinghalais modernes, il n'y avait eu aucun échange religieux depuis une époque reculée. Et même entre les diverses castes existant à Ceylan, il y avait un manque complet d'unité, aucun mariage entre groupes différents, aucun esprit d'homogénéité patriotique, mais un sectarisme plein de rancœur et une animosité entre castes, cela parce que, fidèles à leurs anciennes origines hindoues, les cinghalais restaient attachés à la notion de caste, en dépit de la lettre et de l'esprit de leur religion

bouddhique. Quant à un quelconque échange international, dans les affaires religieuses ou sociales, entre Ceylan et les nations bouddhistes du Nord, une telle chose n'avait jamais existé. Chacun était dans l'ignorance et l'indifférence absolues de ce que pouvaient être les conceptions, besoins et aspirations de l'autre. Finalement, entre les communautés d'Asie et celles d'Europe et d'Amérique, existait la plus complète absence de sympathie au sujet des questions religieuses et philosophiques. Les efforts déployés par les orientalistes, de sir William Jones et Burnouf au prof. Max Müller, avaient fait naître un intérêt philosophique parmi les gens instruits, mais même pas cela parmi les masses. Si, à ce qui précède, nous ajoutons que toutes les religions d'Orient, sans exception, étaient en train d'être asphyxiées à mort par le gaz délétère de la science officielle d'Occident, par l'intermédiaire des moyens d'instruction mis en place par les administrations européennes et les propagandistes des missions religieuses, et que nombre d'étudiants et de diplômés orientaux - qu'ils aient été de l'Inde, de Ceylan ou du Japon - étaient devenus des incroyants et détracteurs des religions de jadis, on se rendra compte à quel point il a dû être difficile de faire naître de ce chaos quelque chose comme une harmonie, de créer un sentiment de tolérance, sinon d'amitié, et de bannir ces haines, ces méfiances malsaines, ces mauvaises dispositions réciproques et cette ignorance mutuelle.

Dix ans se sont écoulés et que voyons-nous ? En passant en revue chacun des points séparément, nous découvrons ce qui suit.

Dans toute l'Inde, l'unité et la fraternité ont remplacé la désunion, 125 branches de notre Société se sont formées rien qu'en Inde, chacune constituant un foyer de notre idée de fraternité, un centre d'unité religieuse et sociale. Il y a, parmi

leurs membres, des représentants de toutes les meilleures castes et de toutes les sectes hindoues et une majorité appartient à la classe de ceux qui sont par hérédité des savants et des philosophes — les brâhmanes — qu'ont vainement tenté de pervertir pour en faire des chrétiens les missionnaires, et particulièrement les missions sélectes d'Oxford et de Cambridge, dans la tentative désespérée qu'elles s'étaient choisies comme tâche d'accomplir. Le Président de notre Société, le colonel Olcott, a traversé toute l'Inde plusieurs fois, sur invitation, en prenant la parole devant des assemblées très nombreuses, sur des thèmes théosophiques, en semant les graines qui, le moment venu, donneront la pleine moisson de notre évangile de fraternité et de mutuelle confiance. Le développement de ce sentiment amical s'est affirmé de diverses façons : tout d'abord dans le rassemblement sans précédent de races, de castes et de sectes que l'on a vu lors des Congrès annuels de la Société Théosophique ; ensuite, dans le développement rapide d'une littérature théosophique prônant nos vues altruistes, dans le lancement de divers journaux et revues, publiés en plusieurs langues, et dans la prompte cessation de querelles sectaires ; en troisième lieu, dans la naissance soudaine et la croissance phénoménale du mouvement patriotique dont le foyer central est l'organisation appelée *Indian National Congress*². Ce remarquable organisme politique fut conçu par certains de nos membres anglo-indiens et hindous, d'après le modèle et les lignes d'action de la Société Théosophique et, depuis le début, il est dirigé par nos propres collègues — des hommes qui sont parmi les plus influents dans l'Empire indien. Et, en même temps, il n'existe aucun lien (si on

² [Le « Congrès national indien » réuni pour la première fois à Bombay, en décembre 1885 avec Allan Octavia Hume, son principal fondateur, un Anglais qui avait été étroitement lié à la Société Théosophique en Inde.]

excepte celui qui réunit les personnalités des individus) entre le Congrès et l'organisation-mère de notre Société. Selon toute probabilité, il n'aurait jamais vu le jour si le colonel Olcott avait succombé à la tentation d'entrer dans des voies secondaires de fraternité humaine, de politique, de réformes sociales, etc., comme beaucoup ont voulu qu'il le fasse. Nous avons réveillé l'esprit en sommeil et réchauffé le sang aryen des hindous et l'une des voies que la vie nouvelle s'est frayée a abouti à ce Congrès. Tout cela relève de l'histoire pure et simple et ne saurait être contesté.

Du côté de Ceylan, maintenant, voyez les miracles accomplis par notre Société, en prenant pour preuves les nombreuses allocutions prononcées, les multiples rapports et autres documents officiels qui ont été communiqués à ce jour tant à nos lecteurs qu'au public en général. Voyez les gens des castes qui deviennent membres, l'animosité sectaire qui s'efface presque, seize Branches de la Société qui voient le jour dans l'île, toute la communauté cinghalaise, pourrait-on dire, se tournant vers nous pour recevoir conseil, exemple à suivre, et consignes directrices ; ici un comité de bouddhistes se rendant en Inde avec le colonel Olcott pour planter un cocotier — vieux symbole d'affection et de bonne volonté — dans le terrain de l'enceinte du temple hindou, à Tinnevely, et là des nobles de Kandy, qui jusqu'alors gardaient leurs distances vis-à-vis de paysans de basse condition, avec la hauteur dédaigneuse héritée de leurs traditions féodales, devenant Présidents de nos Branches, et même voyageant comme conférenciers bouddhistes.

Ceylan fut le *foyer*³ d'où rayonna la religion de Gautama vers le Cambodge, le Siam et la Birmanie. Quoi donc de plus

³ [En français dans le texte original]

normal qu'un message de fraternité ait été porté de cette Terre Sacrée au Japon ? Comment ce message fut reçu par notre Président, présenté par lui là-bas — et avec quels magnifiques résultats — est trop bien connu de tout le monde occidental pour qu'il soit nécessaire d'en refaire le récit dans le présent contexte. Qu'il suffise de dire que l'événement compte parmi les plus spectaculaires de l'histoire et qu'il apporte la preuve suffisante, irréfutable et décisive, de la vivante réalité de notre projet d'engendrer le sentiment de Fraternité Universelle parmi tous les peuples, groupes humains, races, castes et couleurs.

Un exemple significatif du bon sens pratique qui se révèle dans notre conduite des choses est la création du « Drapeau bouddhique » pour servir de symbole stylisé de la religion du Bouddha, indépendamment de toute question sectaire. Jusqu'à présent, les bouddhistes n'avaient eu aucun symbole, comme celui que représente la croix pour les chrétiens, et, en conséquence, n'avaient pas disposé d'un tel signe essentiel de la commune relation les unissant, qui est le point de cristallisation, pour ainsi dire, de la force fraternelle que cherche à évoquer notre Société. Le Drapeau bouddhique répond effectivement à ce besoin. Il est constitué selon les proportions usuelles des emblèmes nationaux (pour ce qui est du rapport entre longueur et largeur), et il comprend six barres verticales dont les couleurs s'ordonnent comme il suit : bleu saphir, jaune d'or, pourpre, blanc, rouge vermillon, avec finalement une combinaison de toutes les autres couleurs⁴. Cette sélection de teintes n'est pas arbitraire, *mais* une transposition à ce cas particulier des couleurs décrites dans les vieux textes pâlis et sanskrits comme étant Visibles dans la *psychosphère*, ou l'aura, entourant la

⁴ [Les drapeaux que l'on voit encore aujourd'hui dans les pagodes en Orient présentent, dans la dernière bande, une combinaison des cinq *mêmes* couleurs, ordonnées de bas en haut du bleu au vermillon.]

personne du Bouddha, et que l'on trouve représentées, comme des vibrations chromatiques, autour de ses images à Ceylan et ailleurs. *Ésotériquement*, elles sont très suggestives dans leur combinaison. Le nouveau Drapeau a été hissé pour la première fois sur notre Quartier Général de Colombo, puis adopté avec des acclamations dans toute l'île de Ceylan ; introduit au Japon par le colonel Olcott, il s'est répandu dans tout l'Empire du Soleil levant pendant la courte période de sa récente visite.

La calomnie ne peut effacer ni même amoindrir le moindre de ces faits. Ces derniers ont traversé les brumes de la haine du jour, pour briller dans le soleil qui éclaire tous les événements pour l'œil de l'historien.

2 - ORIENT : PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE, ETC.

Ceux qui ne connaissent pas l'Inde ni les hindous ne peuvent se faire une idée de l'état d'esprit qui régnait parmi la jeune génération des natifs du pays instruits à l'école, primaire et secondaire, vis-à-vis de leur religion ancestrale lorsque nous sommes arrivés là-bas, il y a dix ans. L'attitude mentale de matérialisme et d'incroyance, concernant la religion dans l'abstrait qui prévaut dans les universités occidentales avait été communiquée aux établissements scolaires de divers degrés en Inde par leurs diplômés, les professeurs européens occupant les différentes chaires dans lesdites institutions d'enseignement. Les livres scolaires entretenaient cet esprit et les hindous instruits étaient entièrement sceptiques en matière religieuse : ils ne suivaient les rites et observances du culte national que pour des considérations de nécessité sociale. Quant aux écoles et collèges

secondaires des missionnaires, leur seul effet était d'engendrer le doute, et le préjugé contre l'hindouisme et toutes les religions, sans pour autant rapporter de l'estime au christianisme, ou obtenir des conversions. Le remède à cet état de choses consistait, bien sûr, à attaquer la citadelle du scepticisme, du prétendu savoir de la science et à mettre en évidence la base scientifique de la religion en général et de l'hindouisme en particulier. Cette tâche fut entreprise dès le début et poursuivie jusqu'à la victoire - résultat qui s'impose à tout voyageur s'informant de l'état actuel de l'opinion indienne. Le changement a été remarqué par un grand nombre de personnalités, dont sir Richard Temple, sir Edwin Arnold, Mrs. W.S. Caine (membre du Parlement), Lady Jersey, sir Monier-Williams, le Primat des Indes, les évêques et archidiacres de toutes les Présidences, les organes des différentes sociétés missionnaires, les principaux et professeurs de leurs collèges, les correspondants de journaux européens, une multitude d'auteurs et de rédacteurs indiens, des congrès de pandits (érudits) sanskritistes et il a été salué en termes de fervente gratitude dans une foule de discours prononcés devant le colonel Olcott au cours de ses voyages prolongés. Sans exagérer, ni risquer d'être contredit, on peut affirmer que les efforts de la Société Théosophique en Inde ont infusé une vitalité nouvelle et vigoureuse dans la philosophie hindoue, ravivé la religion de ce pays, regagné l'adhésion de la classe instruite aux croyances ancestrales, créé un enthousiasme pour la littérature sanskrite qui se manifeste de façon diverses : republication de documents anciens comme encyclopédies, textes religieux et commentaires, fondation de nombreuses écoles de sanskrit, reconnaissance et soutien du sanskrit par des Princes locaux, etc. En outre, par les moyens mis en œuvre et les foyers actifs établis dans ce domaine littéraire, la Société a

répandu dans le monde entier une connaissance de la philosophie aryenne et un intérêt pour elle.

Les répercussions de ce travail se manifestent dans la demande populaire de littérature théosophique et l'intérêt pour les romans et récits de revues illustrant des idées de l'Orient. Un autre effet important est la modification, sous l'influence de la philosophie orientale, des conceptions des spirites, nettement amorcée en ce qui concerne l'origine d'un aspect de l'intelligence qu'on trouve à l'œuvre derrière les phénomènes médiumniques. Un autre effet encore est l'adhésion à notre Société de Mme Annie Besant, poussée à abandonner les rangs du sécularismes⁵ par l'étude de la doctrine ésotérique — un événement lourd des plus importantes conséquences, à la fois pour la Société Théosophique, le sécularisme et le public en général. Des noms sanskrits qu'on n'avait jamais entendus auparavant en Occident sont devenus familiers pour les lecteurs, et des œuvres comme la *Bhagavad-Gîtâ* sont maintenant disponibles dans les librairies d'Europe, d'Amérique et d'Australasie.

Ceylan a été témoin d'une renaissance du bouddhisme, avec la mise en circulation de livres religieux par dizaines de milliers, la traduction de l'ouvrage [du colonel Olcott] *Buddhist Catechism* en de nombreuses langues de l'Orient, de l'Occident et du Nord, la fondation d'écoles secondaires théosophiques à Colombo, Kandy et Ratnapura, ainsi que de près de cinquante écoles primaires pour enfants bouddhistes, sous la supervision de notre Société, la Création d'un jour de congé comme Fête Nationale bouddhique accordée par le Gouvernement, avec

⁵ [Ce mot, répandu à partir de la seconde moitié du 19^e siècle, renvoie à l'athéisme des penseurs qui, dans la pratique, excluent l'hypothèse d'un Dieu et de tout état posthume, pour expliquer l'univers et l'homme.]

d'autres privilèges importants, le lancement d'un journal bouddhique bihebdomadaire édité à Colombo en langue locale, et d'un autre en anglais, l'un et l'autre étant composés, imprimés et publiés par la propre imprimerie de la Société. Également Ceylan nous a vus ramener du Japon sur son sol sept jeunes prêtres bouddhistes intelligents pour apprendre le pâli sous l'égide du vénérable grand-prêtre Sumangala, afin de pouvoir exposer à leurs compatriotes le canon bouddhique tel qu'il existe dans l'École du Sud, vingt-cinq siècles après le *nirvâna* du Bouddha.

On ne saurait donc mettre en doute ou nier le fait que, au cours de ses quatorze premières années d'existence, la Société Théosophique ait réussi, dans une mesure dépassant toute attente, à réaliser les deux premiers de ses trois buts déclarés. Elle a donné la preuve que ni race, ni croyance, ni couleur, ni vieilles antipathies n'étaient des obstacles insurmontables à la diffusion de l'idée d'altruisme et de fraternité humaine, même si cela a pu passer pour un rêve utopique aux yeux de théoriciens considérant l'homme comme un problème purement physique, en ignorant son soi intérieur, plus élevé et plus vaste.

3 – OCCULTISME

Bien qu'une minorité seulement de nos membres aient des dispositions mystiques, la clef de tous nos succès, tels qu'ils ont été énumérés ci-dessus, tient, en réalité, à ce que nous reconnaissons l'existence effective du Soi Supérieur — qui est sans couleur et cosmopolite, non sectaire et sans sexe, sans contingence terrestre et altruiste — et à ce que nous accomplissons notre œuvre sur cette base. Pour le séculariste

matérialiste, l'agnostique, le pseudo-savant, de tels résultats auraient été hors de toute atteinte — bien plus, ils auraient été impensables.

Les sociétés pacifistes sont utopiques pour la raison qu'aucune espèce d'argument basé sur des considérations exotériques de morale sociale, ou de convenance, n'est capable de détourner le cœur des chefs des nations de guerres égoïstes et de projets de conquête.

Les différenciations sociales — qui résultent des évolutions physiques et de l'environnement matériel — engendrent des haines raciales et des antipathies sectaires et sociales qui sont insurmontables si on attaque les problèmes de l'extérieur. Mais, puisque la nature humaine est toujours identique, tous les hommes sont également ouverts à des influences qui se concentrent sur le « cœur » humain et font appel à l'intuition humaine et puisqu'il n'existe qu'une seule Vérité Absolue — et en cela se trouvent l'âme et la vie de toutes les croyances des hommes — il est possible de contracter une alliance réciproque en vue de rechercher et répandre cette Vérité fondamentale. Nous savons qu'un terme très large pour désigner cette Vérité Éternelle est la « Doctrine Secrète » : nous l'avons prêchée⁶ et avons obtenu une audience ; jusqu'à un certain point, nous avons balayé les vieilles barrières, formé notre noyau de fraternité et, en redonnant vie à la littérature aryenne, nous avons fait se répandre, parmi les nations les plus éloignées, ses précieux enseignements religieux, philosophiques et scientifiques.

Si, dans notre Société, nous n'avons pas ouvert de vraies

⁶ [Voir en particulier l'œuvre de Mme Blavatsky (publiée en 1888) qui porte précisément ce titre.]

écoles pour former des adeptes, nous avons du moins mis en avant un certain nombre de preuves confirmant l'existence des adeptes et la nécessité logique de l'adeptat dans l'ordre naturel du développement humain : Ce faisant, nous avons aidé l'Occident à envisager un idéal plus digne de potentialités de l'homme que celui qu'il possédait auparavant. L'étude de la psychologie orientale a donné à cet Occident la clef de certains mystères jusque-là déconcertants, comme, par exemple, dans le domaine du mesmérisme ou de l'hypnotisme, et dans celui des soi-disant rapports posthumes entre l'entité humaine désincarnée et les vivants. Elle a également fourni une théorie expliquant la nature et les relations propres de la Force et de la Matière, susceptible d'être vérifiée pratiquement par quiconque peut être à même d'apprendre et de suivre les méthodes expérimentales des Écoles orientales de science occulte. Notre propre expérience nous amène à dire que cette science, avec la philosophie qui la complète, fait la lumière sur certains des problèmes les plus profonds concernant l'homme et la nature, en permettant de combler ce qui, en science, constitue le fameux « gouffre infranchissable »⁷, en rendant possible, en philosophie, de formuler une théorie conséquente de l'origine et de la destinée des corps célestes, avec tout ce qu'ils produisent de règnes et de plans divers. Là où Mr Crookes est arrêté dans sa recherche de méta-éléments et se trouve incapable de découvrir la trace des atomes manquants dans son hypothétique série septuple, la philosophie de l'*Advaita* entre en scène avec sa théorie très élaborée de l'évolution de la matière différenciée

⁷ [L'expression « impassable chasm » est du savant John Tyndall. Mme Blav.atsky l'a utilisée comme titre du 12^e chapitre (1er volume) de son œuvre *Isis Unveiled* (=Isis dévoilée). Ce « gouffre infranchissable » renvoie au mystère des rapports inexplicables, pour la science, entre matière et conscience.]

(*Prakriti*) à partir de l'indifférenciée (*Mûlaprakriti*) — la « racine sans racine ».

Avec la présente publication de la *Clef de la Théosophie*⁸, un ouvrage nouveau, expliquant clairement, et en un langage simple et sans détours, ce que croit notre Théosophie ésotérique, et ce qu'elle ne croit pas — et rejette positivement — il n'y aura plus aucun prétexte pour nous lancer à la figure des accusations fantastiques. Désormais, les « correspondants » des feuilles hebdomadaires, spirites et autres, tout comme ceux qui affligent les quotidiens respectables de leurs dénonciations de *prétendus* « dogmes des théosophes », qui n'ont jamais existé en dehors de la tête de nos accusateurs, devront prouver ce qu'ils nous imputent, en citant chapitres et paragraphes de nos publications théosophiques, en particulier de la *Clef de la Théosophie*.

Ils ne pourront pas plaider l'ignorance et, s'ils s'entêtent à dénoncer, ils devront le faire sur l'autorité de ce qui se trouve énoncé dans ce livre, vu que chacun a maintenant une occasion facile qui lui est offerte d'apprendre notre philosophie.

Pour terminer, notre Société a fait plus, en ses quatorze années d'existence, pour familiariser les penseurs occidentaux avec la grande pensée aryenne, et sa source de découvertes, qu'aucun autre organisme au cours des dix-neuf siècles écoulés. Ce qu'elle est susceptible d'accomplir dans l'avenir ne peut être dit à l'avance, mais l'expérience justifie l'espoir qu'elle puisse faire beaucoup et qu'elle élargisse encore le champ déjà vaste de son activité utile.

H.P. Blavatsky

⁸ [Ouvrage publié en anglais sous le titre *The Key to Theosophy*, en juillet 1887, c'est à dire deux mois avant la parution du présent article.]

LE RAZ DE MARÉE⁹

Le raz de marée des âmes profondes
Déferle dans l'intimité de notre être.
Sans que nous le sachions, il nous soulève
Loin de toute préoccupation ordinaire.
Longfellow [« Santa Philomena »]

Le grand changement psychique et spirituel qui s'opère actuellement dans le domaine de l'Âme humaine est tout à fait remarquable. il a commencé dans les premières années du dernier quart de ce siècle, qui peu à peu touche à sa fin et il s'achèvera - à ce qu'affirme une prophétie mystique - pour le bonheur ou le malheur de l'humanité civilisée, avec le présent cycle qui doit se terminer en 1897¹⁰. Mais ce grand changement ne s'effectue pas dans un silence solennel et ce n'est pas seulement le petit nombre qui s'en rend compte. Au contraire, il s'affirme au milieu d'un concert tapageur de langues débordantes d'activité et bruyantes, dans un tumulte déchirant l'opinion publique, auprès de quoi le bruit incessant et toujours plus fort de l'agitation politique la plus sonore apparaît comme le bruissement du feuillage nouveau de la forêt un jour ensoleillé de printemps.

⁹ [Traduction d'un article publié par Mme Blavatsky sous le titre « The Tidal Wave », dans sa revue *Lucifer* vol. .XV, n° 27, pp.173-178, de n°V.1889.]

¹⁰ [Cette année devait marquer la fin du cycle des 5.000 premières années du *kali yuga*.]

En vérité, l'Esprit dans l'homme, tenu si longtemps caché à la vue du public, dissimulé avec tant de soin, et si loin exilé de l'arène du savoir moderne, s'est enfin éveillé. Voici maintenant qu'il s'affirme et réclame bien haut ses droits refusés mais toujours légitimes. Il n'accepte plus d'être la victime foulée sous le pied brutal du matérialisme, l'objet de spéculation des Églises et la source inépuisable de revenus de ceux qui s'étaient constitués ses gardiens universels. Le premier déniait à la Divine Présence tout droit à l'existence, tandis que les derniers se chargeaient de la faire valoir et la prouver avec ses marguilliers et autres bedeaux, armés de troncs et de sacs pour collecter l'argent de la quête. Mais, finalement, il s'est éveillé, l'Esprit dans l'homme — émanation de l'Esprit Universel et son rayon direct bien que brisé aujourd'hui. Auparavant, bien que si souvent avili, persécuté et humilié par l'ignorance, l'ambition, et la convoitise, bien que si fréquemment transformé par *l'Orgueil* fou en un « vagabond aveugle, semblable à un bouffon poursuivi de la moquerie d'une armée de bouffons », dans le royaume de l'Illusion, cet Esprit était resté sans se faire entendre, ni reconnaître. Aujourd'hui, l'Esprit dans l'homme est revenu, à lui, semblable au roi Lear, émergeant de son apparente folie : élevant la voix, voici qu'il parle avec les accents d'autorité que les hommes de jadis avaient écoutés dans un silence respectueux, pendant des âges incalculables, jusqu'à ce que, assourdis par le tumulte et les clameurs de la civilisation et de la culture, ils devinssent incapables de l'entendre...

Regardez autour de vous et observez ! Pensez à ce que vous voyez et entendez, et tirez-en vos conclusions. L'âge du matérialisme grossier, de la folie et de l'aveuglement de l'Âme, est en train de finir rapidement. Une lutte à mort entre mysticisme et matérialisme n'est plus pour demain : elle fait rage déjà. Et celui des deux qui triomphera à l'heure suprême

deviendra le maître de la situation et du futur, c'est-à-dire qu'il accédera à une souveraineté sans limite, disposant de l'âme de *millions* d'hommes, déjà nés ou à naître, jusqu'à la fin dernière du 20^e siècle. Si l'on peut se fier aux signes des temps, ce ne sont pas les « animalistes »¹¹ qui resteront maîtres du terrain. Cela nous est garanti par le grand nombre d'auteurs et d'écrivains, braves et prolifiques, qui, dans ces derniers temps, se sont levés pour défendre les droits de l'Esprit à régner sur la matière. Nombreuses sont les âmes honnêtes, pleines d'aspirations, qui se dressent maintenant comme un mur sans faille contre le torrent des eaux boueuses du matérialisme. Et face au déluge que, jusqu'alors, rien n'arrêtait et qui continue régulièrement d'entraîner dans des abîmes inconnus les fragments de l'épave de l'Esprit Humain, hier abattu et détrôné, voici qu'elles commandent : « Parvenu jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin ! ».

Au milieu de toute cette discorde et de cette perturbation de l'harmonie sociale, dans cette confusion et cette hésitation des masses due à leur faiblesse et leur manque d'audace, liées qu'elles sont aux cadres étroits de la routine, de la bienséance et des boniments hypocrites, dans la torpeur envahissant ces derniers temps la pensée publique qui avait exilé de la littérature toute référence à l'Âme et à l'Esprit et à leur activité divine, pendant tout le milieu de notre siècle, voici qu'on entend un son qui s'élève. Comme une note de promesse claire, définie et de grande portée, la voix de la grande Âme humaine proclame, avec des accents qui n'ont plus rien de timide, la montée et presque la résurrection de l'Esprit humain dans les masses : il est en train, en effet, de s'éveiller dans les plus éminents

¹¹ [par ce terme, H.P.B. désigne particulièrement les scientifiques matérialistes qui prétendaient pouvoir tout expliquer de l'être humain par les lois de la nature inanimée.]

représentants de la pensée et du savoir ; il parle dans les plus humbles et les plus élevés, et les stimule tous à l'action. Rénové, porteur de vie, l'Esprit dans l'homme est en train de se libérer hardiment des sombres entraves de la matière et de la vie animale – qui, jusqu'alors, le retenaient entièrement captif. Voyez, dit le poète, comme il s'élève sur ses larges ailes blanches, pour gagner les sphères de la vie réelle et de la lumière d'où, calme et semblable à un dieu, il contemple, avec une pitié sincère, les idoles dorées aux pieds d'argile du moderne culte matériel qui, hier encore, cachaient aux masses presque aveugles leurs vrais dieux vivants...

Comme l'a écrit un jour un critique, la littérature est comme une confession de la vie sociale : elle reflète tous ses péchés, et tous ses actes de bassesse aussi bien que d'héroïsme. Dans ce sens, un livre est d'une bien plus grande importance que n'importe quel homme. Les livres ne représentent pas un homme unique mais ils sont le miroir d'une légion d'êtres humains. C'est pourquoi le grand poète-philosophe anglais a dit des livres qu'il les savait aussi difficiles à tuer et aussi prolifiques que les dents du dragon des légendes : semez-les ici et là et en jailliront des guerriers en armes. Tuer un bon livre équivaut à tuer un homme.

Le « poète-philosophe » a raison.

Une ère nouvelle a commencé en littérature, c'est certain. De nouvelles pensées et de nouveaux intérêts ont créé de nouveaux besoins intellectuels d'où une nouvelle race d'auteurs est en train de se lever. Et cette espèce nouvelle va progressivement et imperceptiblement exclure l'ancienne, ces vieilles barbes de jadis qui, bien que régnaient toujours de nom, sont admises à rester en place plutôt par la force de l'habitude que par prédilection pour eux. Ce n'est pas celui qui répète obstinément,

et comme un perroquet, les vieilles formules littéraires et se cramponne désespérément aux traditions des éditeurs, qui va se trouver en position de répondre à ces nouveaux besoins, ni l'homme qui préfère l'étroite discipline de son groupe particulier à la quête de l'Esprit de l'homme exilé depuis tant de temps, et des VERITES maintenant perdues. En vérité, ce sera celui qui, faussant compagnie à son « autorité » chérie, va lever bien haut la bannière de *l'Homme Futur* et la porter en avant sans faiblir. Finalement, ce seront tous ceux qui, face à l'actuelle domination complète exercée par le culte de la matière, des intérêts matériels et de l'EGOISME, auront bravement combattu pour les droits humains, et *la nature divine de l'homme*, qui deviendront — s'ils triomphent — ceux qui instruiront les masses dans le siècle à venir et, par là-même, leurs bienfaiteurs.

Mais malheur au 20^e siècle si l'école de pensée qui règne aujourd'hui vient à remporter, car l'Esprit redeviendra captif et réduit au silence jusqu'à la fin de l'âge qui est en train de naître. Car ce ne sont pas les fanatiques de la lettre morte en général, ni les iconoclastes ou les vandales acharnés contre le nouvel Esprit de la pensée, ni les modernes Têtes Rondes¹², soutenant les vieilles traditions puritaines, sociales et religieuses, qui deviendront jamais les protecteurs et les Sauveurs de la pensée et de l'Esprit de l'homme que l'on voit ressusciter actuellement. Ce ne sont pas ces soutiens trop empressés du vieux culte, ni les hérésies médiévales de ceux qui gardent comme une relique chaque erreur de leur secte ou de leur groupe séparé, qui veillent jalousement sur leur propre pensée de peur que, sortant de son adolescence, elle se mette à assimiler quelque idée nouvelle et plus bénéfique, qui fourniront les sages du futur. Ce

¹² [Surnom donné aux adhérents du parti de Cromwell (1599-1658), homme politique anglais connu pour son fanatisme puritain.]

n'est pas pour eux qu'aura sonné l'heure de la nouvelle ère historique mais pour ceux qui auront appris à exprimer, et mettre en pratique, les aspirations, jusque dans les besoins physiques, des générations montantes et des masses foulées aux pieds aujourd'hui. Si quelqu'un veut comprendre intégralement la vie de *l'individu*, avec ses mystères physiologiques, psychiques et spirituels, il doit, avec toute la ferveur d'une philanthropie et d'un amour sans égoïsme pour ses semblables, consacrer ses efforts à étudier et connaître la vie de la *collectivité* — l'Humanité. Sans idées préconçues ni préjugés, et sans redouter le moins du monde d'éventuelles conséquences dans un sens ou dans l'autre, il doit se mettre à déchiffrer, comprendre et *garder en mémoire* les sentiments et aspirations, intimes et profonds, du grand cœur souffrant des pauvres gens. Pour faire cela, il lui faut d'abord « accorder son âme à celle de l'Humanité »¹³ — comme l'enseigne la philosophie de jadis — maîtriser entièrement le sens correct de chaque ligne et de chaque mot des pages qui tournent à un rythme accéléré dans le Livre de la Vie de l'HUMANITE, et saturer tout son être de la vérité que celle-ci forme un tout inséparable de son propre SOI.

Combien peut-on trouver d'êtres capables de déchiffrer la vie à ce degré de profondeur dans notre âge tant vanté de sciences et de culture ? Bien entendu, nous ne pensons pas seulement à des auteurs, mais plutôt aux philanthropes et altruistes de notre époque, engagés dans un sens pratique et encore non reconnus — même s'ils sont bien connus —, aux amis du peuple, à ceux qui aiment l'homme sans égoïsme et ceux qui défendent le droit humain à la liberté de l'Esprit. Il y en a bien peu, en vérité, car ce sont les fleurs rares de notre temps, et généralement les

¹³ [Cf *La Voix du Silence*. « As-tu accordé ton cœur et son mental au grand mental et au grand cœur de tout le genre humain ? » (Traité III, p. 69, éd. Textes Théosophiques).]

martyrs aux mains des meutes pleines de préjugés et des opportunistes. Comme ces merveilleux « Perce-neige » du nord de la Sibérie, qui doivent, pour jaillir du sol glacé, percer une couche épaisse de dure neige gelée, ces rares personnages doivent mener toute leur vie leurs luttes contre la froide indifférence et la dureté humaine, et contre le monde de la richesse, égoïste et toujours prêt à la dérision. Pourtant, seuls de tels êtres sont à même de mener la tâche de la persévérance. C'est à eux seulement que revient la mission de changer le « beau monde » de la haute société en le détournant de la grande voie, large et facile, de la richesse, de la vanité et des plaisirs vides, pour l'engager dans le sentier ardu, et plein d'épines, de problèmes moraux plus élevés et de la prise de conscience de devoirs moraux d'une plus grande envolée que ceux qui sont actuellement poursuivis. C'est aussi aux individus qui, tout en étant eux-mêmes éveillés à une activité supérieure de l'Âme, sont doués d'un talent littéraire qu'incombe la tâche de se mettre à éveiller à la vie réelle et à la lumière la Belle au bois dormant et la Bête, dans leur château enchanté de Frivolité.

Que tous ceux qui le peuvent se mettent à l'œuvre sans peur, avec cette idée tenue au premier rang dans leur mental, et ils réussiront. Ce sont les riches qui doivent d'abord être régénérés si nous voulons faire du bien aux pauvres, car c'est dans les premiers que se trouve la racine du mal dont les classes « déshéritées » ne sont que la trop luxuriante efflorescence. Cela peut paraître paradoxal, à première vue, mais c'est vrai, comme on peut le montrer.

Face à la dégradation actuelle de tout idéal, comme des aspirations les plus nobles du cœur humain, que l'on peut constater chaque jour davantage dans les classes supérieures, que peut-on attendre des prolétaires ? C'est la tête qui doit

guider les pieds — on ne peut guère tenir ceux-ci pour responsables de leurs actions. Ainsi donc, œuvrez pour la régénération morale des classes qui, pour être cultivées, sont cependant bien plus immorales, avant d'essayer de faire de même pour nos plus jeunes Frères ignorants. Ce dernier effort a été tenté il y a des années et se poursuit encore aujourd'hui, mais sans bons résultats perceptibles. N'est-il pas évident que la raison de cet échec tient au fait que, pour quelques travailleurs honnêtes, sincères et prêts à tout sacrifier dans ce domaine, la grande majorité des volontaires est issue des mêmes classes frivoles, *ultra-égoïstes* qui « jouent à faire la charité », et dont les idées concernant l'amélioration du statut physique et moral des pauvres ne dépassent pas leur marotte qui voit dans l'argent et la Bible les seuls moyens d'y parvenir. Nous l'affirmons : ni l'un ni l'autre ne peuvent réaliser aucun bien. Car prêcher la lettre morte et obliger à lire la Bible engendrent l'irritation et plus tard l'athéisme, tandis que l'argent, comme aide temporaire, se retrouve finalement dans le tiroir-caisse des cabarets plutôt qu'il ne sert à acheter du pain. La racine du mal est donc à chercher dans une cause morale et non physique.

Si l'on nous demande : « Qu'est-ce donc qui va apporter de l'aide ? », nous répondons hardiment : « La littérature théosophique », en nous hâtant d'ajouter que, par-là, nous ne voulons pas dire les livres traitant des adeptes *et* des phénomènes psychiques, ou concernant la Société Théosophique.

Tirez avantage et profit du « raz de marée » qui, par bonheur, est en train d'envelopper la moitié de l'Humanité. Parlez à l'Esprit de l'Humanité qui s'éveille, à l'Esprit humain, et à l'Esprit dans l'homme - trois aspects dans l'Un et l'Un dans le

Tout. Nés un siècle trop tard — ou trop tôt — Dickens¹⁴ et Thackeray¹⁵ sont venus entre deux grandes vagues de fond de la pensée spirituelle humaine et, bien qu'ils aient rendu individuellement de précieux services et conduit à certaines réformes partielles, ils n'ont pas réussi à toucher la Société et les masses en général. Ce dont a besoin aujourd'hui le monde européen, c'est d'une douzaine d'écrivains comme Dostoïevski¹⁶, l'auteur russe dont les œuvres, pour être *terra incognita* pour la plupart, n'en sont pas moins bien connues sur le Continent, ainsi qu'en Angleterre et en Amérique, parmi les

¹⁴ [Charles Dickens (1812-1870), l'un des romanciers anglais les plus populaires, est l'auteur d'œuvres nombreuses où il dénonça les abus et les tares de la société tant britannique qu'américaine. Il s'est attaqué, entre autres, à l'exploitation du peuple par le capitalisme, et plus généralement, aux fondements de la société de profit]

¹⁵ [William M. Thackeray (1811-1864) journaliste et romancier anglais qui eut une grande influence sur le monde littéraire, particulièrement avec son œuvre *La Foire aux vanités* (Vanity Fair) publiée en 1848. Tackeray s'est illustré par des écrits satiriques, où il fait la critique, parfois violente, de la société de son temps.]

¹⁶ [Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski (1821-1881), célèbre romancier russe, connu pour ses œuvres diverses où transparaissent souvent ses préoccupations humanitaires, philosophiques voire mystiques. Fréquentant un groupe libéral, il fut condamné à mort, gracié au dernier moment et déporté en Sibérie (1849-1853), où il eut de fréquentes crises d'épilepsie. Devenu croyant, toute sa vie restera tourmentée par le problème de l'homme face à Dieu et à l'existence du mal. Ici, H.P.B. souligne son courage d'écrivain et la compassion qu'il a éprouvée, dès ses premières œuvres, pour les opprimés de la société russe.]
[Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski (1821-1881), célèbre romancier russe, connu pour ses œuvres diverses où transparaissent souvent ses préoccupations humanitaires, philosophiques voire mystiques. Fréquentant un groupe libéral, il fut condamné à mort, gracié au dernier moment et déporté en Sibérie (1849-1853), où il eut de fréquentes crises d'épilepsie. Devenu croyant, toute sa vie restera tourmentée par le problème de l'homme face à Dieu et à l'existence du mal. Ici, H.P.B. souligne son courage d'écrivain et la compassion qu'il a éprouvée, dès ses premières œuvres, pour les opprimés de la société russe.]

classes cultivées. Ce que le romancier russe a fait, c'est ceci : hardiment et sans peur, il a dit les vérités les moins agréables aux gens de la haute société et *même aux classes officielles* — cette dernière démarche comportant bien plus de dangers que la première. Et pourtant, voyez le résultat : la plupart des réformes administratives des dernières vingt années sont dues à l'influence silencieuse et *importune* de sa plume. Comme le remarque l'un de ses critiques, les grandes vérités énoncées par lui furent ressenties par toutes les classes d'une façon si vive et si forte que des gens dont les vues étaient diamétralement opposées aux siennes ne purent s'empêcher d'éprouver la plus chaude sympathie pour cet écrivain courageux — et même de le lui faire savoir.

Aux yeux de tous, amis ou ennemis, il est devenu le porte-parole proclamant le besoin irrépessible, et appelant une réponse d'urgence, qu'éprouve la Société de pénétrer, avec une absolue sincérité, les profondeurs les plus intimes de son âme, de devenir le juge impartial de ses propres actions et de ses aspirations.

Chaque nouveau courant de pensée, chaque nouvelle tendance venant au jour, a eu et aura toujours ses rivaux, comme ses ennemis, qui s'y opposent parfois avec audace mais sans succès, et parfois avec une grande capacité. Mais ils sont toujours faits, pour ainsi dire, d'une même pâte, commune à tous : ils sont poussés à la résistance et aux objections par les mêmes buts extérieurs, égoïstes et liés au monde, les mêmes objectifs et calculs matériels que ceux qui ont pu guider les individus auxquels ils s'opposent. Tout en mettant en relief d'autres problèmes et plaidant pour d'autres méthodes, ils ne cessent jamais, en vérité, de vivre avec leurs ennemis dans un monde d'intérêts identiques et communs, comme d'entretenir les mêmes vues fondamentales sur la vie.

Aussi, ce qui devenait nécessaire, c'était qu'un homme se levât, hors de tout esprit partisan ou de lutte pour une suprématie, en apportant son passé comme garant de la sincérité et de l'honnêteté de

ses vues et de ses intentions, un homme dont les souffrances personnelles seraient comme un *imprimatur* garantissant la fermeté de ses convictions, un écrivain, finalement, d'un indéniable génie littéraire : seul un tel individu pourrait prononcer des mots capables d'éveiller le véritable esprit dans une Société qui était partie à la dérive dans une fausse direction.

Un tel homme fut justement Dostoïevski — le patriote déporté, le bagnard, revenu de Sibérie — lui, l'écrivain largement connu en Europe et en Russie, le miséreux inhumé grâce à une souscription volontaire, le barde, qui, en des accents qui touchaient l'âme, se fit l'écho de tout ce qui était pauvre, insulté, blessé, humilié, lui qui dévoila avec une telle dureté sans merci les fléaux et plaies de son époque...

Ce sont des auteurs de ce genre qu'il faudrait en ces jours de réveil — non de ceux qui écrivent pour le gain ou la renommée — des apôtres intrépides de la vivante Parole de Vérité, des guérisseurs moraux des plaies pustuleuses de notre siècle. La France a son Zola, qui dénonce, assez brutalement, mais en restant à l'image de la vie, la dégradation et la lèpre morale de ses concitoyens. Mais, s'il fustige les vices des classes inférieures, Zola n'a jamais osé fouetter de sa plume plus haut que la *petite bourgeoisie*¹⁷ : il ignore l'immoralité des classes supérieures. Résultat : les paysans qui ne lisent pas de romans n'ont été affectés en rien par ses écrits, tandis que le *bourgeois*⁹ ne se souciant guère de la *plebs*¹⁸ s'est intéressée à *Pot-Bouille* suffisamment pour faire perdre à l'écrivain réaliste français tout désir de se brûler les doigts à ses pots de famille¹⁹.

¹⁷ [En français dans le texte.]

¹⁸ [Mot latin pour plèbe, le menu peuple.]

¹⁹ [Allusion probable au procès intenté à Zola pour avoir utilisé dans son roman *Pot-Bouille* (1882) le nom de Duverdy, avocat à la cour d'appel La « pot-bouille » de la petite bourgeoisie évoque « la cuisine de tous les jours terriblement louche et menteuse sous son apparente bonhomie ».]

Ainsi, depuis le début, Zola a suivi une voie qui, tout en attirant sur lui renommée et fortune²⁰ ne l'amena nulle part, pour ce qui est des effets salutaires de son œuvre²¹...

Il est douteux que les théosophes, dans le présent ou le futur, soient capables un jour de mener à bien une application pratique de la suggestion faite plus haut. Écrire des romans imprégnés d'un sens moral assez profond pour remuer la Société requiert d'un homme de posséder un grand talent littéraire et d'être un *théosophe-né*, comme l'était Dostoïevski — Zola étant hors de toute comparaison avec lui. Mais de tels talents sont rares dans tous les pays. Ce qui n'empêche pas, en l'absence de dons de ce calibre, qu'un individu puisse faire du bien, d'une façon plus modeste et plus humble, en relevant et dénonçant — dans des récits impersonnels — les vices et maux criants de l'époque, en utilisant la parole *ou* l'action, par des publications *ou* l'exemple pratique. Que la force de cet exemple impressionne les autres et les pousse à le suivre. Alors, au lieu de tourner en dérision nos doctrines et nos aspirations, les hommes du 20^e siècle — sinon de ce 19^e — verront plus clair et jugeront avec connaissance et en se conformant aux faits, au lieu d'émettre des opinions préconçues en se fondant sur de fausses conceptions bien enracinées. Alors, et alors seulement, le monde se trouvera forcé de reconnaître qu'il avait tort et que, seule, la Théosophie

²⁰ [Malgré ses difficultés épisodiques avec la censure gouvernementale, Zola vivait à l'aise, comme un bourgeois (avec une propriété de 4 ha à Médan). Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur en 1888 et devint sociétaire de la Société des gens de lettres, en 1891.] [Malgré ses difficultés épisodiques avec la censure gouvernementale, Zola vivait à l'aise, comme un bourgeois (avec une propriété de 4 ha à Médan). Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur en 1888 et devint sociétaire de la Société des gens de lettres, en 1891.]

²¹ [Il est vrai qu'à l'époque de cet article (1889), Zola n'était pas encore au bout de sa carrière (il est mort en 1902). Son intervention (risquée) dans l'affaire Dreyfus est sans doute à porter à son crédit]

peut créer progressivement une humanité aussi harmonieuse et aussi simple dans son âme que le Kosmos lui-même ; mais, pour atteindre ce but, les théosophes doivent agir comme tels. Après avoir aidé à éveiller l'Esprit dans plus d'un homme — nous l'affirmons sans crainte, en défiant toute contradiction — allons-nous maintenant nous arrêter au lieu de nager avec le RAZ DE MAREE ?

H.P. Blavatsky